

5^{ème} partie Le capitalisme allongé sur le divan

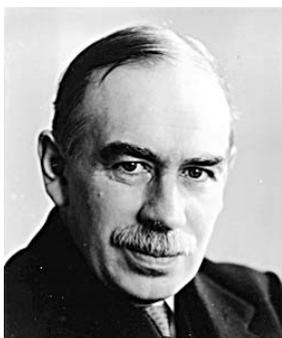
Chapitre 1 Gilles Dostaler et Bernard Maris¹, *Capitalisme et pulsion de mort*, 2009

Keynes et Freud pour penser les mécanismes psychologiques à l'œuvre dans le capitalisme

I John Maynard Keynes²



Gilles Dostaler



- ◇ Les esprits animaux (*animal spirit, enthousiasme naturel*)
 - >< idée de l'*homo economicus* rationnel
ex.: payer + cher pcq "ça fait bien"
 - >< idée de l'équilibre par autorégulation des marchés
⇒ réclame des politiques d'encadrement
- ◇ Une économie déterminée par les affects
 - la base de l'économie n'est pas rationnelle
ex.: la confiance (dans la monnaie...), la peur (Bourse), la naïveté, les sautes d'humeur
- elle est basée sur une logique pulsionnelle (désirs, émotions) ⇒ nous sommes manipulables
ex.: désir morbide de liquidités³ (cf. crise de 29)

→ pulsion de mort, destructrice, au sein même du système, qui doit donc être encadré, limité

II Eros et thanatos – Freud⁴

- ◇ La civilisation porte en elle des pulsions de vie, d'amour, et des pulsions de mort, de destruction
 - Comme toutes les pulsions (Ça, "nature"), elles doivent être canalisées (Surmoi, "culture")
 - Eros pousse à l'union, au renouvellement de la vie, procure bien et plaisir, est structurant
 - Thanatos sépare, met à distance, tend à dissoudre ce qu'éros a assemblé; il en est le complément nécessaire, sinon fusion dans la dépendance
 - Tout ce qui vit doit mourir; la mort est le retour à l'équilibre, et c'est source de jouissance: thanatos révèle la puissance de l'individu contre éros, sur les autres et les choses.
- ◇ La culture est édifiée sur le renoncement pulsionnel ⇒ génère de l'hostilité (⇒ impopulaire)
 - Limitation des pulsions < père, civilisation, valeurs, surmoi = renoncement pulsionnel
Le vivre ensemble a besoin de la limitation de nos pulsions, mais ce n'est pas sexy!
⇒ hostilité qui n'encourage pas l'encadrement ...

1 Gilles Dostaler, 1946-2011, écrivain et prof québécois, spécialiste de la pensée économique, en particulier de Keynes
Bernard Maris, 1946-2015, économiste français, journaliste, admirateur de Keynes
voir en annexe, texte 21

2 J.-M. Keynes: 1883-1946, économiste anglais, fondateur de la macro-économie, se fonde sur Freud

3 voir en annexe, texte 21, p. 1, col. 1

4 voir en annexe, texte 21, p. 2

Freud, *Malaise dans la civilisation*, 1930; en 1930 paraît aussi Keynes, *Perspectives économiques pour nos petits-enfants*

A titre personnel, le Ça veut laisser libre cours à ses pulsions \implies refuse le cadre imposé par la culture; en ce sens, " toute éducation est ratée", toute civilisation gêne

III Le capitalisme utilise les formes d'anéantissement¹

◇ L'énergie mortifère veut se libérer de la rentabilité

- Fascination pour les catastrophes, pour cette civilisation qui se précipite vers sa destruction (ex.: 11 septembre) < éros et thanatos dans la civilisation
- \nearrow idéaliser l'homme produit des catastrophes < il ignore ses pulsions (ea de mort)
- Ruse des sociétés de croissance (e.a. du capitalisme): détourner les pulsions de mort pour doper l'économie: concurrence, destruction de l'autre et de la nature, gaspillage... Tout ce qui se gagne d'un côté (confort...) se double d'une destruction.

◇ Consommation frénétique pour calmer le feu des pulsions²

- Eros/thanatos toujours dans l'excès \implies pas de pacification des sociétés
ex.: consommation//frustration: \nearrow besoins \implies \nearrow besoins insatisfaits

◇ Certains sont capables de sublimation (mais si peu...)³

◇ L'argent est le grand substitut pour ceux qui ne veulent rien

Si tout le monde avait des mécanisme psychiques équilibrés, il n'y aurait pas la guerre (?)

◇ Georges Bataille: la part maudite \implies dépense improductive nécessaire⁴

- Objectif de la part maudite: éviter la libération sans contrôle d'une énergie mortifère
- Contra Hegel: pas de positif dans le négatif, la négativité est nécessaire sans qu'elle débouche sur un progrès

◇ Toute construction comporte une énergie destructrice qu'il faut sublimer pour éviter les catastrophes

- Tout ce qui est productif (travail, croissance, construction...) a une contrepartie nécessaire de destruction: il faut trouver des activités pour sublimer thanatos (rites, cérémonies) comme par ex. construire des pyramides ou envoyer des fusées dans l'espace

- Maris / Dostaler: "est-ce que l'humanité ne cherche pas sa propre perte..."⁵

Le pouvoir est occupé par ceux qui désirent fortement le pouvoir (= forte pulsion) \implies les plus déséquilibrés sont au pouvoir!

Cf. la critique de Platon: les meilleures personnes pour diriger la cité sont celles qui ne désirent pas le pouvoir \implies démocratie impossible !

- Le capitalisme est bien malade



Bernard Maris

1 voir en annexe, texte 21, p. 2 (III)

2 Voir e.a. l'argumentation sur la violence terroriste, venant des frustrations (<impossibilité de consommer)

3 Voir en annexe, texte 21, p.2, col.2, §2

4 Georges Bataille, 1897-1962

5 Vidéo: <http://aleas-lelp.skyrock.com/3024531734-Le-capitalisme-sur-le-divan-de-Dr-Maris-Un-systeme-dangereux-a-l.html>

Chapitre 2 Le désir a-t-il encore un sens dans une société consumériste?

I Dany-Robert Dufour¹

◇ Ancien ordre moral: la névrose

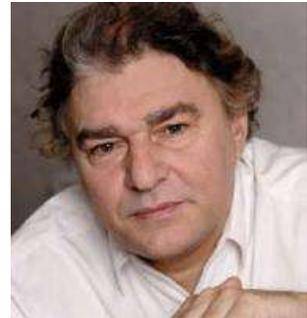
- interdits, puritanisme, répression des passions, contrôle excessif
- critiqué par Freud

◇ Nouvel ordre moral post-névrotique: exhiber ses désirs

- du tabou à la pornographie
- D.-R. D.: *On est passé d'une ϕ puritaine de Pascal à une ϕ putaine de Sade*
- aboutit à épuiser le désir !

◇ Trois maladies de notre temps: perversion – dépression – addiction

- Dans la névrose, l'interdit a un sens (transgression = désir); si tout est permis, on perd le sens du désir
La logique de la jouissance supprime le désir et même le besoin de sublimation; on veut nous faire croire que la jouissance immédiate est le bonheur: faux!
- Perversion: utiliser, instrumentaliser l'autre pour réussir (manipuler, séduire)
⇒ "qualités" nouvelles de l'ordre de la perversion: domination, emprise (pour être un bon vendeur)
- Dépression: se faire du mal à soi-même; très importante dans les sociétés d'abondance (yc suicide) < l'absence de désir fait perdre à l'individu sa consistance
- Addiction: un objet répond toujours à un appétit ⇒ dépendance au plaisir
intolérance à la frustration



Pub VOO: avec VOO, vous ne serez pas frustrés, vous avez droit à l'illimité = valorisation de l'addiction à une satisfaction immédiate et illimitée

Ex.: GSM ⇒ immédiateté de la communication, l'autre n'est jamais absent

⇒ perte de sens du désir de l'autre

¹ D.-R. Dufour: ϕ français né en 1947, prof de ϕ politique, formé à la ψ analyse voir en annexe, texte 22

II Bernard Stiegler¹



- ◇ Dans les autres cultures, l'énergie vitale est sublimée pour donner de la consistance à l'existence
- ◇ La société de consommation épuise l'énergie car soumet l'objet du désir au calcul
 - Volonté de capter l'énergie libidinale \implies elle doit être standardisée et mondialisée pour être satisfaite par la vente (ex. Coca Cola)
 - Les désirs doivent être prévisibles \implies il faut les modifier, les réorienter, pour qu'ils soient rentables (ex.: le choix des études répond à un calcul, pas à une passion)
 \implies effet de mode (ex.: les voyages à Cuba)
 - Vidéo: http://www.clav.be/prod_entretienstiegler.html: entretien de Jean Cornil (CAL) et Bernard Stiegler
 - ✍ problèmes de dépendance aux écrans > ✍ problèmes psychiatriques > thérapies pour sortir de l'addiction. Mais le problème n'est pas l'écran (GSM..) mais ce qu'on en fait. Ex.: le livre nécessite une éducation à la lecture: que lit-on? Si on en était resté à la Bible, jamais le livre n'aurait émancipé l'humanité. Aujourd'hui, l'écran est monopolisé par Google et Facebook, qui nous rendent accros à la consommation. Voir le PDG de TF1 en 2004: *Mon métier, c'est de vendre du temps de cerveau disponible à Coca Cola.*
- ◇ Perte du sentiment d'exister, démotivation
 - La dépendance s'accompagne d'un sentiment de honte: on continue même quand on déteste ce que l'on fait: douloureux, même physiquement (cf. toxicomanie)
- ◇ Herbert Marcuse: uniformisation des désirs
 - ↓
perte des singularités
 - comportements stéréotypés ("Ikea"), réflexes de consommation > < sublimation
= le désir est suscité par l'extérieur (processus) et il perd son sens
 - on oscille entre ennui et envie: ennui \implies envie d'achat, selon le processus
 - les "différences culturelles" sont uniformisées par le processus de consommation (voir Médiacité !)
- ◇ Conditionnement et psychopouvoir
 - ↪ servitude volontaire
 - régression (ici \implies animalité)² : mécanisme de défense: se comporter comme à un stade antérieur

¹ B. Stiegler: ϕ français né en 1952; fait 5 ans de prison pour braquage, y étudie la ϕ (doctorat avec Derrida); se présente comme freudo-marxiste; *nous avons quitté le capitalisme productiviste pour un capitalisme consumériste* voir en annexe, texte 23: il ne faut pas condamner les objets consommés, mais la façon dont nous les consommons
² voir en annexe, texte 23, 2e colonne

- conditionnement (< behaviorisme plutôt que de la psychanalyse): détruire la singularité en faisant de la vie un mode d'emploi



- ⇔ bêtise organisée: ex. pub des années 40 "préserve de l'asphyxie cutanée"

- servitude volontaire: *On a quitté le fascisme visible, le totalitarisme évident*

Des dispositifs sournois mènent à la servitude volontaire (cf. Foucault: du pouvoir direct au bio/psycho/pouvoir) : style de vie qu'il est tentant d'adopter = se laisser aller au confort (de l'absence de réflexion, cf. Nietzsche)

Voir pub ci contre, financée par une agence de pub canadienne

Ces dispositifs sont de véritables stratégies (en plus de la pression sociale) pour nous amener à des comportements-réflexes

Ex.: pub "repas/café/chewing-gum" contra pub des années 80 qui valorisait le chewing-gum créant des liens sociaux

◇ Altération des fonctions cognitives (mémoriser, calculer,...)

👉 déficit d'attention (< "télécratie": zapping, démultiplication des écrans,...) difficultés à structurer la pensée

Ex.: ↘ utilisation des connecteurs logiques (pcq, donc, car,...) remplacés par "et ceci, et cela" ⇒ perte des nuances et du travail critique du raisonnement = zapping de la pensée

⚠ ce n'est pas nouveau! Voir Platon et sa "condamnation" de l'écriture qui tue la capacité de mémoire

- Prolétarianisation¹: plus personne ne comprend le fonctionnement du système

Ex.: Alan Greenspan (Fed) "je n'ai pas compris" (la crise des subprimes, 2008) pilotage "automatique" par GPS > incapacitation (Amartya Sen)

Le consommateur perd un savoir-vivre: il fait de sa vie ce qu'on lui propose comme procédure/processus

¹ voir en annexe, texte 23, 2e partie. Marx oppose l'artisan qui maîtrise toutes les étapes de la production, au prolétaire qui les ignore >> la prolétarianisation est une perte de connaissance, de compréhension.

Vidéo: http://www.clav.be/prod_entretienstieglers.html, la 2e phase de la prolétarianisation

« Fuite vers la liquidité », « soif inextinguible de liquidité », « désir morbide de liquidité », comment qualifier autrement la demande angoissée des banques et des institutions financières aujourd'hui, au milieu de la tempête boursière qu'elles ont déchaînée, parce qu'elles étaient mues par une cupidité insatiable, un désir d'argent infini ? Mais l'expression « désir morbide de liquidité » ne nous appartient pas, elle fut inventée par Keynes, et elle renvoie à la pulsion de mort découverte par Freud. Keynes pensait que les banques avaient joué un rôle majeur dans la genèse de la crise de 1929, qui conduisit l'humanité à un désastre. Et voilà que les choses recommencent. Certes, les hommes ont une mémoire et les banques centrales injectent aujourd'hui dans le monde des centaines et des centaines de milliards de dollars et d'euros pour revitaliser une économie mondiale menacée d'effondrement.

À nouveau le capitalisme, par sa course effrénée au profit, son désir toujours plus intense d'accumulation, a libéré ce qui est enfoui au plus profond de lui-même et le meut de toute son énergie : la pulsion de mort. Ce que nous croyions être la « mondialisation heureuse » n'était que la démesure de l'argent fou et sa pulsion destructrice.

Le capitalisme est un moment particulier de l'histoire humaine où la technique et la science sont dévoyées vers la surproductivité du travail, où la croissance de la production des marchandises supposée répondre aux besoins devient infinie, et où l'argent, ne servant qu'à accumuler plus d'argent, devient aussi une fin en soi. Il est donc un moment sans autre finalité que celle d'accumuler des biens matériels et d'économiser du temps – c'est le sens de l'augmentation de la productivité –, ce temps que l'on est censé dérober à la mort.

Dans ce système, l'argent n'est pas le voile transparent, neutre et paisible posé sur les échanges, qu'ont imaginé la plupart des économistes. Il porte toutes les angoisses et les pulsions de l'humanité entraînée dans ce maelström de croissance, d'accumulation de biens et de déchets, de destruction de la nature. La recherche de la vitesse à tout prix répond à celle de l'argent, dans un monde où l'on sait, depuis Benjamin Franklin, que temps et argent sont équivalents.

Les comptes ne sont jamais soldés dans ce temps cumulatif, le temps du capitalisme. Jamais on ne s'arrête. Jamais l'équilibre ni la paix ne sont atteints. En laïcisant le temps, en en faisant cet objet de dilatation et d'accumulation à la fois, les hommes ont récupéré, monnayé et échangé ce qui n'appartenait qu'à Dieu, brisant l'interdiction religieuse du prêt à intérêt. Par la technique, ils pensent toucher au divin. Empiler, accumuler sans trêve pour s'approcher de Dieu est une définition du capitalisme que le Freud du *Malaise dans la culture* approuverait sûrement.

Ce qu'enseignent Freud et Keynes, nous espérons le montrer dans ce livre, c'est que ce désir d'équilibre qui appartient

au capitalisme, toujours présent, mais toujours repoussé dans la croissance, n'est autre qu'une pulsion de mort. Détruire, puis se détruire et mourir constituent aussi l'esprit du capitalisme. Sur les marchés circulent des marchandises cristallisant le temps de travail des hommes, mais aussi de la souffrance, de la culpabilité et de la haine. Le marché, cet adjuvant du capitalisme, est un terrible lieu d'égalité théorique et, par tant, de mimétisme, de rancœurs, ainsi qu'un incroyable catalyseur de la pulsion de mort à l'œuvre dans l'accumulation.

La grande ruse du capitalisme, nous le verrons, est de canaliser, de détourner les forces d'anéantissement, la pulsion de mort vers la croissance. En ce sens, Éros domine Thanatos, l'utilise, le soumet, notamment dans la mise à mal de la nature. Mais Thanatos habite Éros : le plaisir est dans la destruction – comme il est dans la consommation d'ailleurs, qui n'est qu'une destruction par opposition à l'investissement, lequel est un refus de consommation.

Soumis à des pulsions contradictoires, l'homme n'est jamais totalement bon ou totalement mauvais. Ses pulsions mauvaises, égoïstes, sont combattues par l'érotisme, le besoin d'amour, l'éducation et la culture. Nous avons tendance à « surestimer l'ensemble de l'aptitude à la culture par rapport à la vie pulsionnelle restée primitive, c'est-à-dire que nous sommes entraînés à juger les hommes "meilleurs" qu'ils ne sont en réalité » (Freud). Psychologiquement, la plupart sont forcés de vivre au-dessus de leurs moyens. La guerre met les choses à nu, supprime « les sédiments de culture récents et fait réapparaître en nous l'homme originaire » (Freud).

L'être humain, convaincu de sa propre immortalité, s'efforce de mettre la mort de côté. En même temps, il souhaite inconsciemment la mort de ceux qui le gênent, et qui sont parfois ses proches, ceux-là même qu'il aime et l'humanité aurait disparu depuis longtemps si ces souhaits n'avaient pas été réprimés.

La difficulté d'appréhender la pulsion de mort vient de ce qu'elle se cache derrière l'Éros avec lequel elle s'allie volontiers: « Nous ne la devinons derrière l'Éros que comme un reliquat... » Et Freud de citer le *Faust* de Goethe, où le diable désigne clairement son ennemi: « pas le sacré, le bon, mais la force de procréation de la nature ». La pulsion de mort est en quelque sorte « baptisée » par le diable. Elle relève d'une recherche de la paix, de la fin de la souffrance liée à la vie. Le retour à l'inanimé, à la « paix des cimetières », constitue un apaisement. « Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein ? » hurle Job. Même si nous ne savons rien d'elle, « la mort, dans la fiction poétique imaginée par Freud, constitue un objet de désir paradoxal et donc exemplaire: c'est l'objet de désir qui nous libère finalement du désir. C'est, aux deux sens du terme, la fin de notre souffrance ».

Au commencement est la souffrance. Naissance, souffrance, désir de restaurer ce moment où nous étions en fusion avec le monde maternel – le monde tout court –, moment où naît la séparation, et partant l'angoisse, désir de

« réinstauration du narcissisme illimité », le passé fusionnel, l'heureux autisme primitif, la baignade voluptueuse qui précède le choc de la naissance. Peut-être en percevons-nous un écho lointain à travers ce « sentiment océanique », contigu à la souffrance et à la beauté, qui renvoie au sublime, à la poésie, à l'infini, au divin et qui nous serre parfois le cœur ? Vouloir nous désintégrer et désintégrer le monde est notre désir primordial et suicidaire. Mais avec l'amour de la mère, qui est là pour nous sauver, naît aussitôt une autre angoisse, celle de la séparation, de la perte d'objet.

Même si l'or est destitué, le problème de l'argent, de l'amour de l'argent, demeure entier. S'il est un désir morbide, pourquoi ce désir ? Keynes, comme Freud, relie la libido et la sublimation. La civilisation progresse, entre autres, parce que les êtres humains subliment leurs pulsions dans le travail, et pour certains dans des œuvres littéraires et artistiques. Tous n'ont pas de capacités scientifiques ou de talents artistiques. C'est le cas, en particulier, des hommes d'affaires, êtres, la plupart du temps, dotés d'une énergie considérable. Mais ils n'ont pas les capacités morales et intellectuelles suffisantes pour s'élever au-dessus des pulsions primaires et cherchent l'argent plutôt que l'amour, la beauté et la vérité :

« À moins qu'ils aient la chance d'être des hommes de science ou des artistes, ils se replient sur le grand substitut, sur l'ersatz par excellence, sur le baume pour ceux qui, en fait, ne veulent rien du tout – l'argent. [...] Clissold et son frère Dickson, le spécialiste en publicité, virevoltent un peu partout, à la recherche d'un ancrage pour leur forte libido. Sans succès. Ils aimeraient tellement être des apôtres. Mais ils ne le peuvent pas. Ils restent des hommes d'affaires ». Keynes, 1927.

Mais cette accumulation capitaliste est particulièrement perverse. Elle prétend pacifier les hommes en satisfaisant leurs besoins et en même temps satisfait plus la pulsion brute de l'individu que la tempérance collective. Le capitalisme a transformé la culture, afin qu'elle s'adapte aux besoins des individus, les flatte, les exacerbe à un degré inouï. Publicité

et média entretiennent le culte de l'insatiabilité et du nouveau.
Le capitalisme n'existe que par les surplus infiniment accrus. Et le gaspillage, la « part maudite » décrite par Georges Bataille, de temps à autre, réclame son dû – par une crise boursière aujourd'hui, une guerre demain.

Interview de **Dany-Robert Dufour**

Auteur de : « *Le divin marché, la révolution culturelle libérale.* » paru en 2007.



Vous avez récemment écrit que nous sommes sortis du cadre freudien classique de la névrose pour entrer dans un cadre post-névrotique où c'est la perversion, la dépression, l'addiction qui prédominent... Cette économie¹ psychique où en est-elle aujourd'hui à travers cette crise?

Je crois que ce libéralisme financier a sapé, non seulement les bases de la finance, mais aussi toutes les grandes économies humaines. On pourrait parler de l'économie politique, on pourrait parler de l'économie symbolique, on pourrait parler de l'économie sémiotique, mais on pourrait aussi parler, ce qui m'intéresse particulièrement, de l'économie psychique parce qu'effectivement, il existe des effets directs de cette économie marchande sur l'économie psychique.

Précisez d'abord ce que vous entendez par «économie psychique» ?

L'économie psychique, c'est précisément la façon dont sont gérées, chez un individu, les passions et les pulsions. Dans la névrose classique, il s'agissait de réprimer un certain nombre de passions et de pulsions pour qu'une économie dite du désir puisse se mettre en place. Bref, pour que je désire, il faut que tout ne me soit pas donné. Avec l'économie marchande, c'est un autre cadre psychique qui se met en place. Celui de la jouissance².

Le libéralisme, c'est en effet avant tout la libération des passions et des pulsions. C'est ce que dit si bien la formule de Mandeville énoncée en 1704 à quoi je faisais allusion: «les vices privées font la vertu publique», autrement dit, il ne faut entraver en rien la recherche égoïste de l'intérêt- personnel au motif que c'est elle qui produit la richesse publique. L'un des effets inattendus de cette maxime, c'est qu'elle conduit à la sortie du cadre névrotique et à l'entrée dans un cadre qui est dominé par trois formes: celles de la perversion, de la dépression et de l'addiction.

Pourquoi la perversion ? Eh bien parce que c'est tout simplement la pathologie la plus adaptée quand il s'agit de viser partout le coup gagnant car il s'agit de toujours circonvenir l'autre, de toujours s'en méfier ou de l'instrumentaliser pour réussir son coup. On assiste ainsi à des pulsions d'emprise sur l'autre, à des formes d'infatuations suggestives qui se manifestent parfois jusque dans les plus hautes sphères de l'État.

La dépression ?

La dépression, en un mot, c'est ce qui arrive quand les individus n'ont pas les moyens de la perversion requise et se mettent à déchoir à leurs propres yeux. On sait que la dépression aujourd'hui, peut atteindre par roulement, 20 à 30% de la population. On sait par ailleurs, les profits que tire l'industrie pharmaceutique de cette pathologie. Et l'addiction...

Oui l'addiction...

Et l'addiction, c'est tout ce qui ressort d'un monde qui promet la satisfaction pulsionnelle généralisée. C'est exactement ça l'économie de marché, puisque le marché est ce qui propose toujours un produit, un objet, un service, un phantasme, susceptible de combler toute appétence quelle qu'elle soit.

1 économie: ici façon dont on gère; la manière dont on gère sa maison influence la façon dont on se gère soi-même

2 on est passé du " tu ne dois pas " au " je veux "

Bernard STIEGLER, *Economie de l'hypermatériel et psychopouvoir*, (entretiens), 2008

Toute société suppose un pouvoir de sublimer, d'organiser, de cultiver. Par définition, ce qui doit être cultivé, c'est ce qui ne se produit pas de soi : cela nécessite des institutions, que celles-ci soient le chaman, la papauté, l'Assemblée nationale ou l'ONU. Or, pour que ces institutions fonctionnent, il faut qu'elles fassent droit d'une manière ou d'une autre au *singulier* comme source de tout avenir et que, précisément, elles l'élèvent : qu'elles en prennent soin, le couvent, le nourrissent, le taillent et, finalement, le célèbrent comme exemple et jalon.

Le capitalisme s'est structuré comme une économie libidinale de la sublimation, mais de telle sorte que cette économie libidinale a soumis tous les objets du désir au calcul, c'est-à-dire à la désingularisation, ce que l'on peut appeler avec Max Weber et Marcel Gauchet un désenchantement, et ce à un point tel que cette économie libidinale capitaliste s'avère aujourd'hui autodestructrice : elle se ruine elle-même, ce qui veut dire aussi qu'elle détruit toutes les consistances – et, avec elles, les existences et les motifs d'exister, car une consistance est avant tout un motif. Une existence humaine se construit en se projetant vers des objets de consistance, c'est-à-dire de sublimation (les objets de l'amour sous toutes ses formes : l'amour de mon épouse, l'amour de la géométrie, l'amour de l'art, l'amour de la patrie, de Jésus, de la sagesse, etc.), faute de quoi ce n'est plus une existence, mais une pure subsistance. Vivre uniquement en fonction des subsistances, ce qui s'appelle le consumérisme, c'est tendre à *vivre et penser comme des porcs*, pour reprendre un titre de Gilles Châtelet. J'ai essayé de le montrer...

G. Châtelet: φ français (1944-1999), mathématicien

P. P. – Et c'est là que va se développer, au xx^e siècle, ce que vous appelez la deuxième phase de prolétarisation ?

B. S. – En effet. Ce qui est prolétarisé n'est plus alors le savoir-faire du producteur : c'est le savoir-vivre du consommateur. La prolétarisation est essentiellement une privation de savoir qui rabat le prolétaire sur le besoin. Le prolétaire est soumis à ses besoins, et c'est vrai aussi bien du producteur que du consommateur, qui est totalement soumis au règne des subsistances par où il perd sa capacité d'existence. C'est ce que j'appelle la perte du savoir-vivre.

Le nouveau prolétaire, condamné à consommer, c'est-à-dire soumis à la subsistance qui est par ailleurs sans cesse complexifiée par la création continue de besoins nouveaux, s'épuise à découvrir que plus il consomme, plus il est frustré, et plus il perd le sentiment d'exister. C'est ce qu'écrivait Richard Durn dans son journal intime, peu de temps avant de massacrer le conseil municipal de Nanterre au pistolet-mitrailleur. Et c'est une conséquence de ce que Simondon appelle la désindividuation.

Gilbert Simondon: φ français (1924-1989), > nouvelles formes d'aliénation

B. S. – Le populisme industriel installe une société où les individus tendent à se comporter comme des limaces. Qu'avons-nous en commun avec les limaces ? Beaucoup de choses : nous sommes des êtres vivants, nous nous reproduisons, nous avons besoin de calories, d'oxygène, etc. Et nous avons aussi en commun avec la limace, ce qui n'est pas le cas avec le tournesol, par exemple, un système nerveux. Nous avons un cerveau fait de neurones. La limace aussi. Nous pouvons parfaitement redevenir des limaces. Le conditionnement, analysé par Freud dans son commentaire de *La Psychologie des foules*, de Gustave Le Bon, permet de nous faire nous comporter comme des animaux dans des mouvements de foule mimétiques et grégaires : il

n'est jamais acquis que nous nous comportions humainement, noétiquement, pour reprendre une expression d'Aristote qui désigne le comportement spirituel ou intellectuel. Nous pouvons toujours nous trouver pris dans ce que Freud décrit comme un processus d'identification régressive.

Aujourd'hui, il y a une tendance à énucléer tous les cerveaux humains de leur conscience – à laquelle personne n'échappe : ni vous, ni moi, ni le président Sarkozy –, et de les ramener à un niveau d'activité cérébrale de mollusque : de détruire ce qui permet à chaque individu d'être une singularité, de se distinguer de tout autre, d'avoir son libre-arbitre, de pouvoir faire des choix véritables, c'est-à-dire remettant en cause l'état des choses – ce qui n'a rien à voir avec ces pseudo-choix que sont les options proposées par le marketing personnalisé.

Le capitalisme a besoin de contrôler les comportements et pour cela il développe des techniques de captation du désir, qui sont aussi une massification de ce désir, ce qui conduit tendanciellement vers une destruction du désir, parce que c'est inévitablement une destruction de la singularité : le capitalisme ne peut instancier que des entités calculables, et le singulier est précisément ce qui n'est pas calculable – parce que c'est l'incomparable. Or, sans singularité, il ne peut pas y avoir de désir.

